U d'/of OTTAWA
39003002516887

82bis

LES

PARIÉTAIRES

POÉSIES

ŒUVRES

D'ÉMILE AUGIER

FORMAT GRAND IN-18.

Gabrielle, comédie en cinq actes et en vers.
La Ciguë, comédie en deux actes et en vers.
L'Aventurière, comédie en cinq actes et en vers.
L'Homme de bien, comédie en trois actes et en vers.
L'Habit vert, proverbe en un acte et en prose.
La Chasse au roman, comédie en trois actes et en prose.
Sapho, opéra en trois actes.
Diane, drame en cinq actes et en vers.
Les Méprises de l'Amour, comédie en cinq actes et en vers.
Philiberte, comédie en trois actes et en vers.
La Pierre de touche, comédie en cinq actes et en prose.
Le Gendre de M. Poirier, comédie en quatre actes et en prose.
Ceinture dorée, comédie en trois actes et en prose.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES

PARIÉTAIRES

POÉSIES

PAR

ÉMILE AUGIER

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1855

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottavi

PQ
2154
.A6P3
1855

AU LECTEUR

AU LECTEUR

Ce n'est pas seulement l'hirondelle et son nid
Qui cherchent un refuge au monument superbe :
On voit mainte fleurette et mainte touffe d'herbe
Pointer entre les joints complaisants du granit.

Du mur qui s'en égaye et qui s'en rajeunit,
S'il les faut arracher, faites-en une gerbe :
Toute fleur a son miel, comme dit le proverbe,
Et rien n'est à jeter de ce que Dieu bénit.

Or je rassemble ici, sans autres commentaires,

Ces vers de tous les tons, amoureux ou falots,
Dans les joints de mon œuvre à l'aventure éclos.

Ils sont pareils en tout à ces pariétaires
Dont mon sonnet, lecteur, parle au commencement..
Sauf que leur mur natal n'est pas un monument.

Juin 1852.

A F. PONSARD

A F PONSARD

Jeune homme fortuné, pour qui la Muse antique
N'a pas de corps secret ni de voile pudique,
Dis-moi près de quel bois, au bord de quel ruisseau
Tu la surpris baignant ses pieds polis dans l'eau,
Et, lorsqu'elle fuyait confuse d'être nue,
Par quels discours charmants elle fut retenue.
Sans doute tu lui dis : « Muse, ne me crains pas :
Décroise et de ton sein laisse tomber tes bras;
Je suis digne de voir ta beauté tout entière,
Car depuis bien longtemps je te cherche et révère;
Je fais mépris de ceux qui font mépris de toi,

Qui te trouvent trop vieille et ton regard trop froid
Et ne se doutent pas, les fous, qu'une Immortelle
N'est pas sujette à l'âge et reste toujours belle !
J'ai parfois entendu que Phœbus Apollon
Était mort ou dormait sur le vert Hélicon :
Muse, par tes pieds blancs qu'agenouillé je touche,
Mène-moi vers sa tombe, ou, s'il dort, vers sa couche.
Que je puisse adorer son tombeau s'il est mort,
Ou par mes doux concerts le réveiller s'il dort. »
Tu lui parlas ainsi, mais d'une voix divine.
Alors elle : « A ton chant, je sais ton origine ;
Corneille est ton aïeul, et le triste Chénier
Sans toi de mes enfants eût été le dernier.
Regarde-moi ! Je suis des poëtes la mère,
Celle qui, de ses chants berça le grand Homère,
Celle qui seulement entrevue une fois,
Subjugue pour jamais les esprits sous ses lois,
Entre violemment au sein des plus rebelles,
Leur défend de porter en eux d'autres modèles,
Et grandissant chacun à son souffle de feu,
Fait d'un homme un poëte et d'un poëte un dieu !
Qu'importe sur ces monts que Phœbus gise ou dorme !
Regarde, et dans tes vers souviens toi de ma forme,
Car, je t'en avertis, mon immortalité

Se gagne à réfléchir ma parfaite beauté ! »

Et toi, tu te souviens de l'heureuse rencontre :
La vision divine en tous tes vers se montre,
Et l'on sent à travers leur grâce et leur vigueur
Que la Muse à tes yeux oublia sa pudeur,
Se montra, comme elle est, forte et pleine de grâce,
Et ne t'interdit point de retrouver sa trace.

Février 1845

JUILLET

JUILLET

O mes amis, ô vous qui n'avez pas d'affaire!
Pourquoi demeurez-vous dans Paris solitaire,
Lorsque l'ardent juillet et la saison d'été
Chassent aux champs quiconque a de la liberté?
Ne souhaitez-vous pas reposer votre vue
Des toits, des murs, des gens qui passent dans la rue?
Si vous m'aimez encore et si vous êtes las
De cette sécheresse et de ce grand fracas,
Venez, je vous attends; quittez une rivière
Entre ses quais brûlants tristement prisonnière,

Et qui dans un lit sec semble contre son gré
Pousser avec effort quelque flot altéré.

Je sais parmi nos bois une claire fontaine,
Fraîche même à midi, tant son eau souterraine
Par des canaux cachés au soleil, sous les monts,
S'est refroidie avant d'entrer en ces vallons,
Et tant elle a choisi, pour percer la colline,
Un recoin ombragé de la forêt voisine.
Ce n'est pas un ruisseau comme en veut un amant,
Qui sur son flot plaintif emporte lentement
Le feuillage des bois desséché par l'automne
Et berce la tristesse à son bruit monotone;
Il n'a pas, sous les monts dont il quitte le seuil,
Appris à sangloter de quelque nymphe en deuil :
Mais, comme un écolier paresseux qui déserte,
Il s'évade gaîment dans la campagne verte,
Court en avant, revient, fait cent tours, s'amusant
Tantôt à s'exercer contre un caillou luisant,
S'il pourra l'entraîner vers des rives nouvelles,
Et tantôt à courber les herbes moins rebelles.
Sur leurs fronts chevelus, des tilleuls à l'entour
Soutiennent dans les airs le poids brûlant du jour,
Et, tandis qu'à leurs pieds l'onde se précipite,

De leurs rameaux unis ils protégent sa fuite.

—Ceux qui les ont plantés sont morts depuis longtemps.
Sans doute ils ont voulu qu'après le doux printemps,
Lorsque l'été, jaloux de la fraîcheur des sources,
Trompe la soif aride au bout des longues courses,
Un lieu fidèle et sûr leur gardât la boisson
Qui fait que le buveur rend grâce à l'échanson.
Sans doute ils ont hanté souvent cette retraite,
Amenant avec eux un appareil de fête,
Et ces arbres muets, magnifiques rideaux,
Ont prêté leur tenture à maints riants tableaux.
Ils ont vu les valets dans les vastes corbeilles
Porter les blonds gâteaux et les noires bouteilles,
Mettre au bain dans le flot du limpide courant
Les flacons de cristal pleins d'un vin transparent,
Et, mollement couchés sous les ombres épaisses,
Les jeunes gens d'alors et leurs jeunes maîtresses.
Plus d'une entremêla, sur ce plaisant gazon,
Ses pieds lascifs au bruit d'une allègre chanson,
Savante à remuer d'une grâce amoureuse
Et sa hanche arrondie et sa taille nerveuse,
Tandis que sur son corps, qu'ils dessinent, les vents
De ses habits légers collent les plis mouvants.

Dans ce coin, des buveurs autour d'une bouteille
Ont tenu les propos que le bon vin conseille,
Et rendu l'heure prompte à s'enfuir, excitant
Le chant par la boisson et la soif par le chant.

Où donc sont ces rieurs? où la danse folâtre?
Où donc ces pieds mignons, ces épaules d'albâtre?
Où toute cette joie? Où les neiges d'antan?
— Qu'importe, mes amis? n'en demandons pas tant
La source coule encore à travers la prairie;
Ces morts, en y buvant, ne nous l'ont pas tarie;
L'ombrage qu'ils aimaient ne porte pas leur deuil,
Et, comme il le leur fit, il va nous faire accueil.
Allons, c'est notre tour d'être jeunes, de rire,
D'aimer et d'aspirer les senteurs du zéphire!
Venez, amis, partons, puisque c'est notre tour,
Et qu'avec soi chacun emmène son amour.
Quand on s'égare aux bois avec une maîtresse,
Et qu'on porte en son sein la puissante jeunesse,
A quoi bon, mes amis, s'informer par quels pieds
Les chemins qu'on parcourt furent jadis frayés?

OCTOBRE

OCTOBRE

Puisque Cybèle a clos ses amours de l'année,
Puisqu'elle a, jusqu'à mai, veuve du beau soleil.
Feuille à feuille quitté sa robe d'hyménée,
Et que, froide déjà, triste et découronnée,
Elle va réparer ses flancs dans le sommeil;

Puisque les vignerons ont fini la vendange,
Que le vin a coulé sous l'effort des pressoirs,
Que pour les soins d'hiver le village s'arrange,
Que l'attirail des champs s'abrite sous la grange,
Et que les froids matins se rapprochent des soirs:

Quittons les champs mouillés et les vignes désertes;
Regagnons à Paris nos gîtes enfumés :
Ce n'est plus la saison des vestes entr'ouvertes,
Des chaleurs qui faisaient aimer les ombres vertes,
Des levers matinaux et des toits mal fermés.

Ce qu'il faut maintenant, c'est une chambre close,
Un foyer où petille un fagot de genêts,
De la bière, une pipe, et, dessus toute chose,
Deux compagnons qu'on aime, avec lesquels on cause
Bien avant dans la nuit, les pieds sur les chenets.

WATTEAU

WATTEAU

J'aime les nobles parcs aux arbres réguliers,
Comme on n'en voit, hélas ! plus guère qu'en gravure,
Avec de la charmille et de grands escaliers
Montés et descendus par des gens en parure.

Sur la dernière marche est un jeune galant
Qui conduit aux bosquets une fine marquise,
Tient un discours rapide et marche d'un pas lent,
Pour qu'avant le bosquet la pauvre âme soit prise.

Ou bien ce sont encore, au plus frais d'un jardin,

Des couples d'amoureux assis sur l'herbe molle,
Négligemment vêtus de vestes de satin,
Causant d'amour, dansant, ou jouant de la viole.

Oh! les charmants tableaux! Que ces gens sont heureux!
Comme leur vie est calme, et comme ils n'ont d'affaire
Que les riants propos, la musique, les jeux,
Le loisir sans scrupule et l'amour sans mystère!

A UNE JEUNE FEMME

A UNE JEUNE FEMME

Allez, mes vers, saluer celle
Devant qui je tremble et rougis;
Tâchez de plaire à cette belle :
Pauvres enfants de ma cervelle,
C'est la maîtresse du logis !

Comment et par quel sortilége
Est-elle entrée ainsi chez moi ?
O mes pauvres amis! qu'en sais-je ?
Il n'a pas été long, le siége!
Elle a dit : Sésame, ouvre-toi.

Et dès qu'elle s'est fait connaître,
Tout s'est ouvert à deux battants.
Esprit et cœur, porte et fenêtre,
Comme une maison à son maître
Qu'elle attendait depuis longtemps.

Quel est donc ce visage rose
Par qui nous sommes possédés,
Qui nous traite comme sa chose
Et des gens à son gré dispose
Après les avoir regardés?

Désormais vous dépendez d'elle.
Comme des fleurs sur ses genoux,
Tombez, mes vers, troupe fidèle,
Et dites à cette Immortelle :
Muse, qu'ordonnes-tu de nous?

SUR UN ENVOI DE FLEURS

SUR UN ENVOI DE FLEURS

Si l'on veut savoir qui m'envoie
Ces belles fleurs,
Elles me viennent d'où la joie
Et les douleurs.

Elles me viennent d'où ma vie
Pend désormais,
De celle-là pour qui j'oublie
Ceux que j'aimais.

Si l'on cherche pourquoi je l'aime
A cet excès,

Hélas ! je n'en sais rien moi-même :
Ce que je sais,

C'est que dans ses yeux on voit luire
Tout son esprit,
Et qu'au coin de son fin sourire
Mon cœur se prit.

Comme un oiseau qui s'effarouche
Et fuit dans l'air,
Plus je le cherche sur sa bouche,
Plus il se perd.

C'est pourquoi celle qui m'envoie
Ces belles fleurs
Est celle d'où me vient la joie
Et les douleurs.

LE RENOUVEAU

LE RENOUVEAU

Non, l'illusion n'est pas morte,
Non, je n'ai pas fini d'aimer!
Non! Ma jeunesse est la plus forte,
Et les maux entrés par sa porte
En sont sortis sans la fermer.

Mon cœur, un temps las de tourmente,
Est maintenant las de repos;
J'y sens la séve qui fermente
Comme après la saison dormante
Dans les bourgeons tout frais éclos.

Oui, tout renaît, tout recommence !
J'ai retrouvé mes chers vingt ans ;
J'ai retrouvé cette démence
Qui peuple l'horizon immense
D'un fantôme aux yeux inconstants.

Seulement mon cœur sans alarme
Se précipitait autrefois :
Mais la vie a rompu le charme :
Je sais qu'il est plus d'une larme
Au fond de la coupe où je bois ;

Je sais que toute joie est brève ;
Je sais qu'avec un sort pareil
Rien ne commence et ne s'achève,
Et que plus divin est le rêve
Plus sombre en sera le réveil.

Mais je sais surtout une chose :
Je sais que, dussé-je en mourir,
Tout mon bonheur en toi repose,
Et que sur ta lèvre mi-close,
Je veux tout entier le tarir.

DÉPART

DÉPART

Je veux oublier, oublier que j'aime;
Emmenez-moi loin, amis, loin d'ici,
En Espagne, en Flandre, à Naple, en Bohème,
Si loin qu'en chemin reste mon souci...
Que restera-t-il en moi de moi-même
Quand à m'en guérir j'aurai réussi?

N'importe ! je veux fermer ma blessure;
Les longues douleurs ne sont pas mon lot.
Allons par pays courir l'aventure,
Pour nous secouer partons au galop,

— Sans te dire adieu, chère créature,
Car mon cœur fondrait, fondrait en sanglot.

Nous reposerons, la course assouvie,
Dans le serpolet, le baume et le thym;
Mais si d'en cueillir il me prend envie,
Détournez mes doigts d'un fatal butin,
Car ce fut ainsi qu'elle prit ma vie,
Sans en rien savoir, par un frais matin.

J'étais à genoux parmi la bruyère...
Partons, mes amis, j'ai soif de courir !
Que mon cheval jette au vent sa crinière,
Voyons l'horizon devant nous s'ouvrir...
Ah ! partez sans moi, l'âme prisonnière
Aime sa prison et veut y mourir !

A UNE JEUNE FILLE

A UNE JEUNE FILLE

Pauvre enfant, qui voulez combattre la nature,
Qui doutez de l'amour et repoussez sa loi,
Qu'avez-vous donc souffert, et par quelle blessure
Ce cœur de dix-huit ans a-t-il perdu la foi?

La fleur d'avril est-elle à tout jamais fanée
Pour avoir frissonné sous un souffle du nord?
La coupe de vos jours est-elle empoisonnée
Par un pleur de vos yeux qui coula sur le bord?

Moi qui suis déjà vieux dans les choses humaines,

Dont le cœur a saigné plus souvent qu'à son tour.
Je ne regrette pas le sang pur dont mes veines
Ont rougi les buissons où je cherchais l'amour.

Car ce que m'ont appris la ronce et les épines,
C'est qu'il n'est rien de bon au monde que d'aimer,
Que même les douleurs de l'amour sont divines,
Et qu'il vaut mieux briser son cœur que le fermer.

BOIRE A L'OMBRE

BOIRE A L'OMBRE

Je n'ai pas soif, vieillard, merci.
Mon cœur a bien autre souci
Que la bouteille !
Toi, cependant, paisible et gai,
Tu bois à l'ombre, à petit gué,
Sous une treille.

Tu ris au gobelet d'étain,
Et nul d'un jugement certain
Ne pourrait dire,
— A voir tes regards complaisants, —

Qui creusa tes rides, des ans
Ou du sourire.

Tu n'as pas connu même un jour
La plaie ardente d'un amour
Mis en risée,
Ou si tu l'as eue à vingt ans,
Du moins l'as-tu depuis longtemps
Cicatrisée.

O vieillard, que je donnerais
Mes cheveux noirs et mon sang frais
Et ma jeunesse,
Pour m'être acquitté de souffrir,
Et comme toi, près de mourir,
Boire en liesse!

IVRESSE

IVRESSE

Quatre Vénitiens, jeunes, beaux, harnachés
De damas mêlé d'or, avec eux quatre femmes
Attrayantes, hélas ! comme les sept péchés,
Trop belles pour avoir à perdre encor leurs âmes,

Banquetaient parmi l'herbe, au creux d'un frais vallon,
Sous un ombrage humide, épais et presque sombre,
Sans souci du sénat, couchés de tout leur long,
Et ne songeant à rien qu'à boire et prendre l'ombre.

Une large échappée, en face, laissait voir.

Pour comble de gaîté, de fraîcheur et de rire,
Sous un ciel de midi, resplendissant miroir,
La plaine poudroyer et les feuilles reluire.

Aussi tous les buveurs d'avoir l'esprit content;
Chacun de festoyer sa voisine folâtre,
De prévoir la vieillesse et de boire d'autant,
Et d'essuyer sa lèvre aux épaules d'albâtre.

Un convive soudain, blond et svelte buveur,
Qui vidait les flacons de vin grec par rasades,
Et qui depuis un temps gardait un air rêveur,
Se leva sur le coude et dit aux camarades :

« Le serpent se moquait quand il a prétendu
Que l'arbre de science est celui de la pomme;
Et notre brave aïeul à crédit s'est perdu,
Car c'est le raisin seul qui fait un dieu de l'homme.

« Le secret du grand œuvre est dans ce gobelet.
Salut, vin créateur qui doubles toutes choses!
Le monde que fit Dieu serait beaucoup trop laid
S'il ne s'embellissait de tes métamorphoses !

« Anime de ton feu ces arbres idiots
Dont le soleil ne peut chauffer la tête verte ;
Donne le mouvement à leur morne repos,
Fais-moi grouiller un peu cette nature inerte.

« La bonne mère, il faut tourner autour de moi ;
Je le veux ! et tant pis si cela vous dérange.
Allons, donne l'exemple aux autres comme un roi,
Vieux chêne ! Il est bien temps que le pied te démang

« En route ! Suivez-le, dansez en rond, dansez,
Platanes et tilleuls, détachez vos racines ;
Nouez et dénouez vos cœurs entrelacés ;
Voici descendre à vous les frênes des collines.

« Par Bacchus ! la gaîté gagne jusqu'aux cyprès !
Le branle universel s'établit sur le monde :
Les coteaux, les rochers, le ciel, les eaux, les prés,
Tout s'agite et bondit et se met de la ronde.

« Et dire que je suis le centre et le soleil
De ce vertige immense où plus rien ne repose !
Versez, amis, versez encor du vin vermeil ;
Donnez le dernier coup à mon apothéose. »

Et tout en s'endormant, ce dieu des tourbillons
Voyait, les yeux fermés, tournoyer les ténèbres,
Et passer devant lui d'étranges papillons,
Verts, jaunes, rouges, noirs, rayés comme des zèbres.

Or, pendant qu'il cuvait l'extase du raisin,
Sa maîtresse aux yeux clairs, belle comme Uranie,
Se penchant, dit tout bas à son jeune voisin :
« Mon bien-aimé n'est pas de bonne compagnie. »

FLAVIE

FLAVIE

— Ote-moi mon amour, ou satisfais mes vœux :
Il faut être moins belle, ô Flavie ! ou moins sage ;
Et si tu ne peux pas empêcher tes cheveux
De ruisseler en onde autour de ton visage,
Ni ton front d'être blanc, ni d'être noirs tes yeux,
Empêche au moins ton cœur de m'être aussi sauvage.

— Crois-tu donc que l'on peut commander à son cœur
On aime malgré soi, car l'amour est un hôte
Qui vient à son caprice et toujours en vainqueur.
C'est à toi de m'ôter le repos que je t'ôte ;

Et si je ne sens pas ton trouble et ta langueur,
Ne m'en accuse plus, berger, car c'est ta faute.

— Que puis-je faire plus, dis-moi, pour être aimé?
Puisque rien ne t'émeut, ni ma longue prière,
Ni le deuil qui m'a pris mon chant accoutumé,
Ni mon front qui pâlit et fait peur à ma mère;
Par quel charme ton cœur peut-il être charmé?
Je t'aime et ne sais pas d'autre ruse pour plaire.

— L'industrieux amant et l'esprit délié,
Qui pour une défaite a perdu l'espérance!
Tu te crois sans ressource, et tu n'as essayé,
Pauvre garçon, qu'un piége à mon indifférence?
Puisque tu ne m'as pu toucher par la pitié,
Tente-moi, si tu peux, par la reconnaissance.

— J'ai chez moi certaine urne à rafraîchir le vin,
Dont chaque anse, sculptée en forme de bacchante,
Semble inviter les gens par un geste divin
A plonger dans le flot une coupe fréquente :
Je te la donnerais, pourvu qu'il te souvînt
De la venir chercher sous le berceau d'acanthe.

— Si ton urne est si belle, avant la fin du jour
Apporte-la, berger, et je viendrai la prendre.
— Fille avare ! c'est moi qui refuse à mon tour !
Tu ne méritais pas un serviteur si tendre.
Je conserve mon urne et suis guéri. L'amour
Ne vaut pas qu'on l'achète alors qu'il est à vendre.

ORSO

ORSO

« Cette chanson sauvage et cette voix lointaine
Ma chère, c'est Orso qui revient dans la plaine,
Orso qui m'a vue hier et me verra demain ;
Suivant de la montagne une dernière pente,
Il guide lestement son troupeau lourd, et chante
Parmi les pieds pesants des bœufs sur le chemin.

« Quand il passe le soir, la belle paysanne
Qui vient de récolter ses blés mûrs et qui vanne,
Pour le mieux voir passer, pour mieux ouïr son chant,

Monte sur les degrés écornés de sa porte,
Et dit qu'il est plus beau le soir, et qu'il emporte
Dans ses cheveux dorés un rayon du couchant.

« Quand il passe au matin par la plaine, les filles
S'arrêtent pour le voir et posent leurs faucilles;
Car son visage alors est plus pur et vermeil :
Il a soigneusement peigné sa barbe molle
Et porte sur son front la joyeuse auréole
Qu'après un jour de peine on prend dans le sommeil.

« Mais le pâtre a le cœur plus haut que sa fortune ;
Et sans s'inquiéter s'il est aimé d'aucune,
Si les filles des champs rougissent à son nom
Et, faisant leur travail au cri de la cigale,
Songent à mieux garder leur figure du hâle
Pour disputer son cœur, Orso prend le plus long.

« Orso prend le plus long de deux milles peut-être,
Pour voir flotter un pan de voile à ma fenêtre.
Mais c'est là que finit son audace d'amour !
Et moi, pour consoler sa tendresse muette,
A ses yeux tous les soirs j'accorde cette fête,
Et lui laisse emporter du bonheur pour un jour;

Ainsi parlait Stella, fille noble de Sienne.
Le pâtre, insouciant de la patricienne,
Avait une maîtresse au village voisin;
Et ne l'eût pas troquée avec une marquise,
Car elle avait l'œil noir et la taille bien prise,
Et jamais cœur plus doux n'habita plus beau sein.

LE CAVALIER

LE CAVALIER

« Entre ces deux chemins, quel est le mien, la fille?
— Où vas-tu, cavalier? car tu ne le dis pas.
— Ta jambe nue est ronde, et fine ta cheville ;
Sur ton front ta corbeille arrondit tes beaux bras;
Les cils sont longs et noirs sous lesquels ton œil brille...
Et j'ignore où je vais, car je vais où tu vas.

— Tu vas donc chez Téo, le beau pasteur de chèvres,
A qui ma jambe ronde aura bientôt porté
Les cils noirs de mes yeux, les baisers de mes lèvres,
Tout ce que j'ai d'amour, ce que j'ai de beauté ;

Et c'est encor trop peu pour les ardentes fièvres
Que ma présence allume en son cœur enchanté

— S'il ne faut que t'aimer pour t'avoir en partage,
Je t'aime. Mais, s'il faut pour te plaire un troupeau
Qu'on mène tous les jours tondre le pâturage,
Maudit soit le destin qui m'a dès le berceau
Marqué pour les combats, le fer et le carnage,
Et fait homme d'épée et non de chalumeau !

— Un guerrier est un roi parmi la race humaine !
Les bergers en tremblant lui font un bon accueil,
Et la femme qu'il aime a droit d'être hautaine,
Car sa maison est crainte et son nom veille au seuil
Que j'aimerais Téo s'il était capitaine
Et d'un fer redouté soutenait mon orgueil !

— Monte en croupe avec moi. Sans peur d'être reprise,
Tu pourras être fière et narguer l'envieux.
Ma part dans le butin de toute ville prise
Ornera ton beau cou de colliers précieux ;
Je veux qu'en nous voyant passer tous deux, on dise :
O l'épouse splendide et l'époux glorieux !

— Hé quoi ! méchant, pour toi tu veux que je trahisse
La foi que j'ai jurée au pauvre chevrier !
Mais, si je l'abandonne, il faudra qu'il périsse...
Il me l'a dit au moins. Et puis, beau cavalier,
Comment à tes côtés veux-tu que je me hisse
Si tu ne me tends pas la main et l'étrier ?

LE RETOUR

LE RETOUR

Quel bonheur, compagnons, après tant de carnage,
De retourner chez soi paisible et glorieux,
De conter ses combats aux filles du village
En suivant la terreur du récit dans leurs yeux !

Notre fière tournure embarrasse nos belles ;
Chacune à nos baisers d'un air gauche et charmant
Offre sa joue en fleur et nous craint infidèles,
Tant nous leur semblons beaux et vêtus galamment !

Marguerite m'attend et j'aime Marguerite.
Couché dans mon manteau sur la terre, le soir,

Je la voyais toujours rose, fine et petite,
Comme au temps où, venant sur mes genoux s'asseoir,

Elle appuyait gaîment sa tête sur la mienne,
Et ne soupçonnait pas un sujet de rougeur
Dans ce doux voisinage où sa paisible haleine
D'un tumulte effréné soulevait tout mon cœur.

L'avez-vous vue, amis, par la danse essoufflée?
En vain sur le gazon elle se reposait,
Et voulait réprimer de sa main effilée
Son jeune sein rebelle aux gênes du corset.

Tel un oiseau surpris sous l'épaisse feuillée
Qui fuit loin, et, bientôt à l'abri du chasseur,
Ne peut rendre le calme à sa plume effrayée,
Et tremble encor longtemps après avoir eu peur.

Nous approchons. Voici les sentiers remplis d'herbes
Par où nous revenions le soir de la moisson.
Les filles nous suivaient; nous leur portions leurs gerbes,
Et trouvions le chemin court jusqu'à la maison.

J'étais si jeune alors que, lorsque Marguerite

De mon baiser timide éloignait son front blanc,
J'attendais sottement que la pauvre petite
Me rapportât son front ou sa joue en tremblant.

Après nos garnisons aux amours passagères,
Aux toits de nos parents cherchons d'autres amours ;
Au toit de nos parents de jeunes ménagères
S'élèvent pour nos lits, plus belles tous les jours.

Quelle est cette rougeaude aux cheveux de filasse,
Dont le gros œil me fixe assez effrontément ?
Qu'elle est laide, mordieu ! — Gare donc que je passe !
Vous me reconnaîtrez au jour du jugement.

— Max, dit la fille, Max, c'est moi, ta fiancée !
— Mort non pas de mes jours ! ne me plaisantez pas !
Vous Marguerite, vous, celle que j'ai laissée
Mince et fraîche en la fleur de ses jeunes appas ?

— Le soleil m'a brûlée, et la peine épaissie.
— J'en suis fâché pour vous. Amis, quel changement !
Dieu vous garde une amante à chacun moins roussie.
Je reprends du service et rentre au régiment.

MESSAGE

MESSAGE

Ouvre ton grand œil noir, ma belle;
C'est une visite nouvelle
Qui vient te donner le bonjour :
C'est ma muse, ma chaste muse,
Que je t'envoie, assez confuse
De faire un message d'amour.

Depuis deux mois, à demi morte,
Elle grelottait sur ma porte
A nous entendre soupirer.
Ce soir la pauvre dédaignée,

Voyant ma mine refrognée,
A cru l'instant bon pour rentrer.

Ami, dit-elle, on vous délaisse ;
Vos yeux sont noyés de tristesse,
Vous pleureriez si vous vouliez.
Aimer seul est une folie ;
Faut oublier qui vous oublie,
Et rire avec des yeux mouillés.

Voici votre fidèle amie
Qui vous revient, un peu blêmie
Par les ennuis de l'abandon.
J'ai bien pleuré, car je suis tendre :
Mais je reviens sans même attendre
Que vous me demandiez pardon.

Je suis la maîtresse soumise
Qui jamais ne se formalise
D'être traitée avec rigueur ;
S'il faut qu'une autre vous trahisse,
C'est moi qui change en cicatrice
La blessure de votre cœur.

Je sais si bien comme tout passe,
Qu'à chaque nouvelle disgrâce
Je prépare des chants nouveaux
Pour vous bercer et vous distraire
A l'heure où le lit solitaire
Vous rappelle ce que je vaux.

Voulez-vous que je vous les dise?
C'est l'histoire de Cidalise,
Ou bien encor, s'il vous plaît mieux,
C'est le jus empourpré d'octobre
Qui fait divaguer le plus sobre
Et ragaillardit le plus vieux.

— Muse, si tu veux m'être utile,
Prends ton vol et va par la ville
T'abattre sur un frais boudoir.
Ma maîtresse est toujours fidèle :
Dis-lui que mon cœur est près d'elle
Et que je l'attends demain soir.

TRADUIT D'HORACE

(PASSIM)

TRADUIT D'HORACE

(PASSIM)

Voici fondre l'hiver au souffle du printemps :
Des airs rassérénés ont fui les durs autans ;
C'est le tour du zéphyr aimable ;
Regardant au dehors les prés verts, le ciel bleu,
Le laboureur n'est plus réjoui par le feu
Ni le troupeau par son étable.

Déjà le bois, ami prévoyant des chaleurs,
Se hâte de pousser ses feuilles et ses fleurs
Et de nous préparer de l'ombre !
Bois aimé ! nous irons sous tes dômes épais

Nous coucher sur le dos et prendre encor le frais :
Fais-nous vite un réduit bien sombre !

Que le pin toujours vert et le blanc peuplier
Nous tressent promptement l'ombrage hospitalier,
Et que les ondes toujours pures
Du ruisseau dont l'hiver a suspendu les jeux,
S'empressent en tremblant dans leur lit sinueux
Et recommencent leurs murmures.

C'est là que nous ferons, à l'écart du soleil,
Apporter des parfums avec du vin vermeil
Et les roses trop tôt fanées,
Tandis que la jeunesse ignorant les soucis,
Et les avares sœurs qui mesurent nos fils,
Nous permettent encor de perdre nos journées.

Jouissons, car la mort pousse d'un pied égal
La cabane du pauvre et le trône royal ;
La courte somme de la vie
Nous défend de bâtir dans l'avenir lointain :
Retranchons notre espoir aux bornes d'un matin ;
Cueillons l'heure : qui sait de quoi l'heure est suivie ?

IMITÉ D'ALCÉE

IMITE D'ALCÉE

Je veux porter mon fer caché sous un feston,
Ainsi qu'Harmodius et qu'Aristogiton.

Préférant plus d'honneur tous deux à plus d'années,
Ils frappèrent Hipparque au milieu des flatteurs.
Au temple des Panathénées :
Meurtriers d'un tyran, non ! sacrificateurs,
Car ils offraient son sang aux Dieux libérateurs,
Aux vengeurs des lois détrônées !

Je veux porter mon fer caché sous un feston.
Ainsi qu'Harmodius et qu'Aristogiton.

Non, vous n'êtes pas morts, jeunes et grands courages !
Sous les myrtes fleuris et sous les orangers
Vous vous promenez aux bocages,
Où le fils de Tydée, Achille aux pieds légers
Et tous les glorieux affronteurs de dangers
Ont conservé leurs fiers visages ! .

Je veux porter mon fer caché sous un feston,
Ainsi qu'Harmodius et qu'Aristogiton.

Parce qu'ils ont tué l'usurpateur d'Athènes
En présence des dieux, tous deux sont immortels.
Quiconque brisera des chaînes,
Comme eux verra fleurir les printemps éternels,
S'il ose comme eux prendre à témoin les autels
De la justice de ses haines.

Je veux porter mon fer caché sous un feston,
Ainsi qu'Harmodius et qu'Aristogiton.

Mai 1850

SUR L'ALBUM DE Mme PAUL T.

SUR L'ALBUM DE Mme PAUL T.

Salut, clair ruisseau qui serpentes
Au tapis verdoyant des prés,
Endormi sur de molles pentes
Parmi les saules éplorés.

Vanjane, que ma voix t'arrive
Entre tes fleurs et tes roseaux;
Ma vie a coulé sur ta rive
Indolente comme tes eaux.

J'ai fumé sur l'eau paresseuse,
J'ai fumé sur les bords ombreux,

Universitas
BIBLIOTHECA

Sans autre idée ambitieuse
Que de fumer et d'être heureux !

Est-ce ta paix, ô solitude !
Ta paix qui me pacifiait ?
Est-ce, ô ruisseau ! ta quiétude
Qui gagnait mon cœur inquiet ?

Est-ce la brise des feuillages
Sous lesquels je me suis assis,
Qui transportait dans les nuages
Mes vains désirs et mes soucis ?

Non, plus que l'onde et le zéphire,
Plus que le séjour enchanté,
C'était le paisible sourire
De la douce hospitalité.

A UNE BOURSE

A UNE BOURSE

De doigts mignons œuvre mignonne,
Petit filet de soie et d'or,
Charmant toi-même et plus encor
Charmant par la main qui te donne,
Va, ne crains pas que je t'ordonne
D'enfermer un pauvre trésor.

D'argent, les rimeurs n'en ont guère;
Mais en eussent-ils par monceau,
Il salirait ton frais réseau.
Ton destin sera moins vulgaire,

Et tu seras le reliquaire
De mon cœur et de mon cerveau.

J'emplirai tes mailles de soie
De mes vers les plus parfumés,
De ces confidents bien-aimés
Que nous ne voulons pas qu'on voie,
Car dans leurs plis sont notre joie
Et nos désespoirs enfermés.

Et, quand l'âge, glaçant la source
De la joie et de la douleur,
Laissera languir sans chaleur
Mon âme à la fin de ma course,
Je t'ouvrirai, petite bourse
Qui tiens l'épargne de mon cœur.

SUR UN PORTRAIT

SUR UN PORTRAIT

C'est elle. La voilà comme nous la voyons,
Cette beauté qui passe invisible au vulgaire ;
Voilà bien son front pur, son œil plein de rayons,
Sa grâce un peu souffrante et lasse de la terre,

Cette sérénité que rien d'humain n'altère.

Ami, vous avez dû la peindre avec ferveur !
L'oubli ne prendra plus sa dépouille mortelle,
Et dans cent ans d'ici quelque artiste rêveur
Viendra s'agenouiller encore devant elle.

Mais sans autre désir il la trouvera belle.

Ah! que ne suis-je aussi de ces maîtres du temps
Qui font, du bout du doigt, une œuvre impérissable,
Et gravent dans l'airain de leurs vers éclatants
Ce que les passions écrivent sur le sable!

Je la célébrerais d'un cœur intarissable.

Je recommanderais à l'immortalité
Cette nature d'ange au monde résignée,
Cette soumission à la réalité,
D'un sourire indulgent parfois accompagnée,

Comme une fleur d'hiver dans le soleil baignée.

Et cet esprit charmant que rien ne peut frôler
Sans y faire aussitôt tressaillir quelque grâce,
Mais qui, pareil au cygne indolent de voler,
Pour déployer son aile attend que le vent passe.

S'il s'enlève une fois, il dévore l'espace.

Et quand la mort aurait touché du doigt fatal

Et renvoyé là-haut cet ange au doux sourire,
La terre en garderait, sur un blanc piédestal,
Quelque chose au milieu d'Henriette et d'Elmire,

Si j'étais de ceux-là que l'univers admire.

Heureux poëte, heureux quand il a recueilli
Le nom de ce qu'il aime au giron de sa gloire,
Comme en un lieu d'asile où n'entre pas l'oubli !
Il n'a pas travaillé pour une œuvre illusoire :

Il donne une compagne au moins à sa mémoire.

LA LANGUE

LA LANGUE

Jeune homme embarrassé par le choix d'un état,
Qui ne te sens pas né poëte ni soldat,
Montre ta langue. — Elle est encore un peu dodue,
Mais propre à s'affiler pourtant et bien pendue.
Est-elle infatigable, et, sans trop saliver,
Pendant une heure ou deux peut-elle invectiver?
Fais ton droit, mon garçon, c'est l'art par excellence;
Du juste et de l'injuste apprends la ressemblance;
Observe par quels traits ces frères ennemis
Ont un air de famille où le doute est permis,
Et par quelle couleur adroite on en peut faire

Des Ménechmes complets en qui rien ne diffère.
Si bien que le bon sens, les voyant tous les deux
Si semblables, s'étonne et se frotte les yeux.
Il y faut bien sans doute un peu de tricherie ;
Mais tu posséderas bientôt cette industrie,
Car l'étude du droit, pour qui n'est pas niais,
C'est, sans vain jeu de mots, l'étude du biais.

Deux routes au barreau devant toi se présentent :
L'ancienne, que beaucoup même aujourd'hui fréquentent,
Où l'on va lentement, d'un pas toujours égal,
Et qui ne mène à rien — qu'au respect général.
Ses voyageurs, sans faste et sans impatience,
Amis de leur état et de leur conscience,
Maintiennent leur devise au milieu des abus,
Et songent qu'elle porte avant tout : *vir probus*.
Leur mission est belle et pleine de clémence :
D'autres cherchent le crime, ils cherchent l'innocence :
Et quand le criminel doit être châtié,
Leur voix à la vengeance oppose la pitié.

Dans le respect public par leur dignité probe
A l'hermine du juge ils égalent leur robe ;
J'en connais et beaucoup pour l'honneur de ce temps.

Mais leurs triomphes sont rarement éclatants;
Ils n'en récoltent rien qu'une vaine fumée
— Plus vaine que jamais — de bonne renommée.
Laisse les vieux chemins à ces faibles cerveaux,
Et d'un cœur intrépide entre dans les nouveaux.

Mais je dois t'avertir que si tu t'y hasardes,
Il faut soigneusement te tenir sur tes gardes :
La jeune conscience a le port ombrageux,
Et se cabre aux détours des sentiers tortueux.
Serre-lui donc la bride aux plus légers symptômes.
Talonne et la contrains à flairer ses fantômes.

Prends toute cause en main, sans pudeur ni dégoût,
La bonne s'il le faut, la mauvaise surtout.
Défends avec l'élan et la foi nécessaires
Voleurs et recéleurs, assassins et faussaires.
Ce n'est pas lucratif et ton temps y périt;
Mais ne regrette rien : cela fausse l'esprit.
Dans ce siècle où l'envie à l'intrigue s'accouple,
Quand on n'est pas très-fort, il faut être très souple ;
Or rien ne reste droit sans un peu de roideur
Et l'esprit comme l'âme est sujet à pudeur

Déroidis-toi donc vite et ne plains pas ta peine :
Une fois déluré, tu vas changer d'arène,
Et laissant à l'ardeur des petits débutants
L'innocence en danger de tous les chenapans,
Tu vas te consacrer aux causes scandaleuses.

Ah ! ah ! voici l'instant des grâces venimeuses !
Il s'agit maintenant, sous ta robe abrité,
De railler vaillamment un fils déshérité ;
De cribler, sans quartier, d'épigrammes brillantes
Les mineurs ruinés par tes belles clientes ;
De traîner dans la boue un époux en fureur
D'être seul incompris de son ange rêveur,
En un mot de salir toute partie adverse,
Et, pour achalander ton honnête commerce,
De bien déshonorer, insulteur breveté,
Quiconque se fournit au bureau d'à côté.
Bientôt chacun viendra t'acheter du scandale
Comme des coups de poing à messieurs de la halle.

Promettre après cela qu'un jour à ton aspect
Le peuple tout entier se lève par respect,
Non ; et tu pourras même en ta noble carrière
Recevoir quelquefois du pied dans le derrière.

Mais ce n'est qu'un moment à passer : aujourd'hui
Les sages pour si peu ne se font pas d'ennui.
La cour suprême a mis bon ordre au vieil usage,
Et d'un vain point d'honneur débarrassé notre âge.
Le duel, de toutes parts traqué par les arrêts,
Emprisonné, honni, ruiné par les frais,
Cède au Code civil son noble droit d'aînesse
Et s'éloigne, emmenant sa sœur la Politesse.
Bon voyage à tous deux! Ils étaient bien gênants.
Nous vivrons désormais et mourrons en manants,
Et saurons, sous l'abri d'une loi tutélaire,
Tirer de nos affronts un honnête salaire.
Bientôt, dans les moments de gêne, les soufflets
Se verront recherchés à l'égal des billets,
Et les bons ménagers inscriront dans leurs livres :
« Sur la face aujourd'hui reçu deux mille livres. »

Courage, mon garçon! Tu vois qu'au bout de l'an
Quatre ou cinq fluxions doubleront ton bilan :
Et déjà riche (avec un peu de vilenie),
Tu peux te présenter partout sans avanie.
Car les gens mal famés ne sont pas très-mal vus
Si d'argent et de langue ils sont d'ailleurs pourvus :
On les craint, on les choie, on touche leur main sale,

Tant s'est humanisée aujourd'hui la morale !
C'est que, le point d'honneur une fois supprimé,
L'honneur, qui ne semblait d'abord pas entamé,
Se meurt de l'excroissance énorme qu'on lui coupe
Comme un pauvre vieillard opéré de sa loupe.
De profundis! — Il fut huit cents ans, sous nos roi,
Le magistrat des cas oubliés par les lois,
Le punisseur hautain de toutes les bassesses,
Le juge et le bourreau des mauvaises richesses.
Et l'arrêt sans appel de sa bouche émané
Faisait la solitude autour du condamné.
La loi seule aujourd'hui régit notre grabuge,
Et tout ce que la loi n'atteint pas est sans juge.
Tant qu'elle ne l'a pas frappé, l'homme est intact ;
Personne ne se croit souillé par son contact ;
Qu'on ait menti, vendu sa parole ou sa plume,
Tripoté dans le gaz, la rente ou le bitume,
Qu'on ait cédé sa femme à ses supérieurs,
En petit comité c'est matière aux rieurs ;
Mais quiconque dirait tout haut ce qu'on chuchote,
Se verrait aussitôt traité de don Quichotte.
Sans compter que la loi sur les diffamateurs,
Des méfaits impunis protége les auteurs.
Et du Code jaloux couvrant toute lacune.

Où sa justice faut, n'en laisse agir aucune.

Donc, mon brave, en dépit de feu *Qu'en dira-t-on?*
Fréquente insolemment et Pompée et Caton ;
Brûle la modestie, et si quelque collége
Cherche un représentant, un député, que sais-je?
(L'étiquette du sac change si fréquemment,
Que la langue peut bien fourcher en le nommant),
Présente-toi. — Pompée, au nez de ses ancêtres,
Pour les gros électeurs te donnera des lettres;
Caton t'embrassera s'il le faut au balcon,
Et tous deux t'offriront la main au Rubicon.
Une fois introduit dans ce laboratoire
Où tout ce qu'on distille, hélas! est de l'histoire,
Hausse ton éloquence à ton nouvel emploi,
Gonfle-la de mots creux, et la France est à toi.

Oui, la France, entends-tu? Cette antique patrie
De la moelle des ours et des lions nourrie,
Dont le sang toujours jeune, engrais de l'avenir,
En coulant sur le monde a su le rajeunir ;
Qui de tant de hauts faits a rempli son histoire,
Que dans mille ans d'ici l'on n'y voudra plus croire ;
Elle qui tour à tour dompta le genre humain

Et l'éclaira, le livre ou l'épée à la main,
Plus brillante qu'Athène et plus grande que Rome ;
Qui pour maître devrait exiger plus qu'un homme,
Elle est à toi, chétif, et tu vas l'empocher
Si tu peux discourir deux heures sans cracher !

Car voici revenir les jours du Bas-Empire.
Le règne des rhéteurs est conclu : c'est le pire !
Depuis un siècle, hélas ! nous avons tant douté,
Tant tiré dans tous sens la pauvre vérité,
Tant adoré d'erreurs, essayé de systèmes,
Soulevé, résolu d'insolubles problèmes,
Nous avons tant troublé, tant bouleversé tout,
Que rien dans notre esprit n'est demeuré debout,
Et que les mots y vont hurlant après des ombres,
Comme des chiens sans maître au milieu des décombres.
Place donc aux rhéteurs ! place aux fougueux tribuns
Qu'on ne surprend jamais à bout de lieux communs,
Dont la grande science est en toute rencontre
De défendre le pour aussi bien que le contre,
Et dont l'esprit retors, en ses jeux malfaisants,
Glisse comme un lézard aux fentes du bon sens.
Au point où te voilà, tu hausserais l'épaule
Si je voulais encor te prescrire ton rôle ;

Tu sais depuis longtemps que l'Opposition
Est le meilleur parti pour ton ambition :
Les médiocrités qui savent leur manœuvre
Évitent avant tout de se montrer à l'œuvre ;
Car dans ce bon pays indocile au devoir,
Où tout le monde est libre, excepté le pouvoir,
Quiconque y met la main irrite la censure;
Il faut être bien grand pour donner sa mesure;
Et, fût-on de stature au-dessus du dédain,
A moins d'être un géant on passe pour un nain.
Mais le rôle brillant, facile et populaire
De blâmer ce que font les autres, sans rien faire!
Tranquille champion des progrès dangereux,
On tranche à peu de frais de l'esprit généreux ;
Et dans un pays plein d'envie et de souffrances,
On met de son côté toutes les espérances.

En avant, mon garçon, et d'un geste indigné
Objurgue le pouvoir à tes cris résigné :
« Tyran, pourquoi pleut-il? Pour nourrir tes luzernes!
« Pourquoi ne pleut-il pas? Pour sécher nos citernes!
« —Trois vieillards ont été mordus hier par des chiens:
« Quand aura-t-on souci des jours des citoyens?
« La lune nous insulte! elle nous fait les cornes :

« Aux armes! Tu te tais, lâche, tu la flagornes!
« — Je dénonce au pays les fureurs du conseil :
« Il expose l'armée à des coups de soleil!
« —Comment donc! non content d'abattre beaucoup d'ormes
« Le roi ne me fait pas ministre? Des réformes!
« A table, citoyens! Nous allons boire un coup
« Au progrès de l'idée et pérorer beaucoup.
« Ne craignez rien, bourgeois ennemis des sinistres :
« Il s'agit seulement de changer les ministres. »

Mais où tu ne croyais ouvrir qu'un courant d'air,
Le tonnerre est entré : tu n'as pas vu l'éclair.
Tout croule, tout s'abîme, et voilà l'anarchie!
A quoi tenais-tu donc, ô vieille monarchie?
Seule une veuve auguste — incorruptible deuil!
Ses enfants à la main a paru sur ton seuil.
Combats à ses côtés, bavard, et que ta langue
Prononce dans ta vie une utile harangue!
Une voix peut dompter le tumulte indécis:
C'est un beau rôle à prendre, et si tu réussis...
Mais non! des nouveaux rois voici passer la liste:
Rengaîne ton discours et te mets à la piste.

Quand on peut être pape, au diable l'évêché!

Dépêche-toi : le trône est au premier perché.
Escalade, retombe et reviens à la charge ;
Parbleu ! pour un de plus la place est assez large !

Eh bien ! mon brave, es-tu satisfait cette fois ?
Victoire ! te voilà grimpé sur le pavois !
Mais le pavois n'est plus, en ce temps de tourmente,
Qu'un couvercle tremblant de marmite écumante ;
Il va sauter sous toi, si tu n'éteins le feu :
On te l'avait bien dit que c'est un vilain jeu !
La flamme, par tes mains éveillée, est grandie ;
De proche en proche elle est devenue incendie.
Voi -tu Raspail, Blanqui, Louis Blanc et Proudhon
A ton feu de copeaux allumer leur brandon ?
Entends-les tous souffler au monde leur menace.
Ceux qui veulent changer la pauvreté de place,
Ceux qui veulent servir Platon par Guillotin,
Ceux qui ne savent pas ce qu'ils veulent enfin !
Écoute sous tes pieds, bel allumeur de paille,
Bouillir tout ce qui souffre et tout ce qui travaille,
Les brutes et les fous, les pauvres, les bandits,
Les bons et les mauvais, le bouge et le taudis.
Lâche sur le brasier ton robinet d'eau tiède...
Aspersion tardive ! inutile remède !

Le trouble te reprend ce qu'il t'avait conquis :
Ton heure est arrivée : allons, saute, marquis !
Ton règne n'aura pas été long, mais l'histoire
L'a cependant inscrit au livre expiatoire.
Ta chute servira de juge à ta grandeur ;
Et, de l'enseignement sondant la profondeur,
Nos arrière-neveux... Mais, hélas ! quel exemple
Profitera jamais à l'œil qui le contemple ?
Nos arrière-neveux, oubliant tes dégâts,
Pour régner comme toi se feront avocats.

Laroche-Sanglars, septembre 1850.

FIN.

BIBLIOTHECA Oxoniensis

TABLE

AU LECTEUR. 7

A F. PONSARD.. 11

JUILLET. 17

OCTOBRE.. 23

WATTEAU.. 27

A UNE JEUNE FEMME.. 31

SUR UN ENVOI DE FLEURS.. 35

LE RENOUVEAU 39

DÉPART. 43

A UNE JEUNE FILLE. 47

BOIRE A L'OMBRE. 51

IVRESSE. 55
FLAVIE.. 61
ORSO. 67
LE CAVALIER. 75
LE RETOUR.. 79
MESSAGE. 85
TRADUIT D'HORACE (PASSIM). 91
IMITÉ D'ALCÉE. 95
SUR L'ALBUM DE MADAME PAUL T.. 99
A UNE BOURSE. 105
SUR UN PORTRAIT. 107
LA LANGUE.. 115

C2

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The
University
Dat

a39003 002516887b

CE PQ 2154
.A6P3 1855
COO AUGIER, EMIL LES PARIETAI
ACC# 1219093

4
5
6

8
9
10